



# AAFM

## ASSISES

# DE L'ANTHROPOLOGIE FRANÇAISE

# DES MONDES CHINOIS

## LIVRET COMPLET DES RÉSUMÉS DES INTERVENTIONS

Colloque en présentiel et en visioconférence.  
Lien de connexion sur demande : [appel.aafmc.2020@gmail.com](mailto:appel.aafmc.2020@gmail.com)

# Mercredi 16, jeudi 17, vendredi 18 juin 2021

Inalco  
65, rue des Grands Moulins  
75013 Paris  
Métro ligne 14 ou RER C  
arrêt Bibliothèque François Mitterrand  
[www.inalco.fr](http://www.inalco.fr)

### Organisation et contacts

Caroline Bodolec [caroline.bodolec@cnrs.fr](mailto:caroline.bodolec@cnrs.fr)  
Catherine Capdeville [catherine.capdeville@inalco.fr](mailto:catherine.capdeville@inalco.fr)  
Gladys Chicharro [gladys.chicharro-saito@univ-paris8.fr](mailto:gladys.chicharro-saito@univ-paris8.fr)  
Adeline Herrou [adeline.herrou@cnrs.fr](mailto:adeline.herrou@cnrs.fr)  
Claire Vidal [claire1.vidal@univ-lyon2.fr](mailto:claire1.vidal@univ-lyon2.fr)

# RÉSUMÉS DES INTERVENTIONS

MERCREDI 16 JUIN 2021

9h00 - 18h00

JEUDI 17 JUIN 2021

9h00 - 17h45

VENDREDI 18 JUIN 2021

9h00 - 17h45

MERCREDI 16 JUIN 2021

9H00

OUVERTURE ET DÉDICACE MUSICALE À KRISTOFER SCHIPPER

9H30 - 10H30

ATELIER 1 : DE L'USAGE DES TEXTES POUR L'ETHNOLOGIE

9h30 « À travers les chemins et les passes ». Périple dans les méandres du terrain d'ethnologie et de ses lieux divers, Brigitte Baptandier, CNRS LESC, [brigitte.baptandier@wanadoo.fr](mailto:brigitte.baptandier@wanadoo.fr)

Un « périple » - entendu au sens étymologique - est une navigation autour des côtes d'une île. Chaque arrêt aboutit à une perspective particulière qui pourtant ne sera jamais exhaustive. Comme c'est la règle dans un périple, certains contours du paysage apparaissent à plusieurs reprises. Pourtant en fonction de la perspective choisie la même montagne prendra une forme diverse. Mon « île » : le discours appliqué au féminin en Chine. Mon « bateau » : un « roman », *Linshui pingyao* 臨水平妖 (daté des Qing), fondant un culte situé à une époque plus lointaine (Pays de Min 閩, 909-945). Mes escales dans le paysage contemporain: Taïwan (ROC), le Fujian (RPC). Mon approche sociologique d'une situation où il m'a fallu traverser les différentes lisières sémantiques, mémorielles, politiques, géographiques, sociétales, tâchant de comprendre leur continuité et d'explorer leurs ruptures, prendra volontiers « l'épaisseur » de la frontière comme axe de la description que j'ai menée de cette culture.

Quanzhou 2011,

Conteur dans une maison de thé. © Cliché Alain Sounier.





11h00 Le changement social à l'épreuve des terrains chinois, Adeline Herrou CNRS LESC, [adeline.herrou@cnrs.fr](mailto:adeline.herrou@cnrs.fr) & Claire Vidal, Université Lumière Lyon 2 / IAO, [claire.vidal@ens-lyon.fr](mailto:claire.vidal@ens-lyon.fr)

Les transformations de la société chinoise durant les quatre dernières décennies sont de façon quasi unanime qualifiées de « rapides » et de « radicales ». Par-delà les réalités sociales plurielles auxquelles elles renvoient, la question du changement social se pose aussi dans ce qu'il reflète des manières d'ordonner et de donner sens aux mutations de la Chine et de son rapport au monde. À travers une réflexion comparatiste visant à mettre en regard une série d'enquêtes menées dans des lieux et des contextes très divers, par des ethnologues appartenant de surcroît à différentes générations de chercheurs, nous proposons d'aborder cette question du changement social par le prisme de la relation ethnographique. Celle-ci, parce qu'elle s'élabore à l'occasion de terrains longs qui deviennent parfois des terrains au long cours revisités pendant des années, s'avère à la fois particulièrement à même de mettre en lumière ces changements et d'inviter à une réflexion sur les temporalités du terrain et les parti pris de l'ethnologue confronté aux métamorphoses du social qu'il observe. En portant un regard réflexif sur nos pratiques d'ethnologues, nous mettrons en miroir l'ambivalence des terrains ethnographiques faits de discontinuités et les expériences de rupture que traverse la société chinoise. Ce dialogue que nous établirons à partir du travail de contributeurs à un futur numéro de revue voudrait nous permettre de penser le changement social dans ses spécificités chinoises et d'interroger les impacts sur nos pratiques de terrain.

Le temple taoïste Wengong de Hanzhong (Shaanxi) à différentes époques 1994, 1997, 1998, 2000, 2007, 2013, 2015

© Cliché Adeline Herrou



11H00 - 12H15

## ATELIER 2 : ÉCHOS CONTEMPORAINS AUX TERRAINS

**11h15** Chine et Ouïgours : La lourde utopie du « vivre ensemble », Sabine Trebinjac, CNRS LESC, [sabine.trebinjac@cnrs.fr](mailto:sabine.trebinjac@cnrs.fr)

Depuis 2017 au moins, les Ouïgours vivent une répression brutale de la part du gouvernement de Xi Jinping. Trois ans plus tard, il ne suffit plus de s'indigner, de militer, ou de polémiquer. Aussi, j'ai essayé de comprendre pourquoi les Ouïgours étaient-ils à ce point honnis et comment en est-on arrivés à cette situation orwellienne. Camps d'internements, religion bafouée, langue interdite, autodafé de livres, femmes stérilisées, enfants placés en orphelinats, spoliation de terres, la liste est longue et douloureuse à établir.

Analyser les réalisations politiques prises par le gouvernement chinois nous permet d'avoir une compréhension plus globale de la situation actuelle. Précisons que chaque décision politique s'inscrit dans les plans quinquennaux successifs, auxquels s'ajoutent des « projets » d'ordre national ou provincial. Autant de documents publics et consultables.

Finalement, je discuterai la question de savoir s'il s'agit d'un génocide, d'un ethnocide, de colonialisme interne, ou d'un civilicide.

Deux civiles Han «font famille» avec une Ouïghour

© Cliché Sabine Trebinjac



11H00 - 12H15

ATELIER 2 : ÉCHOS CONTEMPORAINS AUX TERRAINS

11h30 Confiné au Conservatoire de musique de Wuhan 1987 在武汉音乐学院密闭的留学生, François Picard, Université de la Sorbonne / IreMus,francois.picard@sorbonne-universite.fr

L'ethnomusicologue et anthropologue des religions de la Chine présente ici un récit ethnographique en forme d'autobiographie, en plusieurs étapes. Cette ethnographie par temps de confinement collectif (2020) renvoie à une ethnographie d'un temps de confinement individuel (1987), et débouche sur une invitation officielle et non moins encadrée (2008). On retrouvera des classiques du terrain chinois : le statut de l'étranger — étudiant, résident, chercheur, touriste —, le contrôle collectif, la pratique de l'enquête de terrain (xiangxiang 下乡) et de la collecte (caifang 采访), la mise à jour des relations sociales (guanxi 关系), l'accès aux sources archéologiques et aux données publiées « en interne » (neibu 内部).

CHINE 1987 Zhejiang Shao Xiaoyan, flûte

© Cliché François Picard



13H45 « Cachez ce saint que je ne saurais voir » : usages et enjeux du patrimoine funéraire musulman dans le sud-est chinois, Pascale Bugnon, Université de Genève / Institut Confucius, Pascale.bugnon@unige.ch

Depuis le début des années 1980, le patrimoine funéraire musulman en Chine connaît un changement paradoxal : de grands tombeaux sont érigés ou bien restaurés à grands frais par les autorités gouvernementales, attitude qui tranche radicalement avec les dernières décennies du XXe siècle, où ces édifices furent violemment détériorés. Ce changement apparaît sur plusieurs niveaux de manifestation dont la plus importante est la qualification officielle de certains de ces édifices en *patrimoine culturel national* (*quanguo wenwu yichan* 全国文物遗产). Cependant, cette revalorisation ne s'applique pas sans certaines modifications structurelles et historiographiques, où ces personnages, tout comme leur environnement, sont profondément transformés par un système élaboré de réécriture historique. Comment ce discours sur les monuments religieux, en particulier sur les tombes musulmanes, est-il apparu en Chine ? À quelles fins ? Ma discussion se basera sur l'analyse de deux sites, le mausolée de Sa'ad ibn Abi Waqqas à Guangzhou (province du Guangdong) et les deux tombes saintes de Lingshan (Quanzhou, Fujian), reconnus et classés comme sites du patrimoine culturel national et inscrits sur la Liste indicative de l'UNESCO. En scrutant le caractère dialogique et interactif de ces espaces patrimoniaux et la manière dont ils sont investis de nouvelles significations, il est possible d'observer la plasticité mémorielle dont ils sont le support.

Photographie prise à l'intérieur du tombeau de Sa'id ibn Abi Waqqas, à Canton en 2018. Au premier plan, des croyants lisent le Coran alors que dans le fond, l'imam accompagne une famille pour performer un rituel privé.

© Cliché Pascale Bugnon.



14h00 La patrimonialisation a-t-elle changé l'identité culturelle au sein des groupes ethniques en Chine ?, Li Zihan, doctorante Université Paris Nanterre / LESC, hamelle.li@gmail.com

En 2003, l'UNESCO a adopté la Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel. En tant qu'État membre, la Chine procéda ensuite à une enquête à grande échelle sur le patrimoine culturel immatériel et sur sa désignation. Cette campagne nationale s'associa étroitement avec le développement de l'économie, notamment avec le marché touristique. De plus, dans les régions ethniques minoritaires, cette campagne participa également à la reconstruction de l'identité des peuples minoritaires. Dans les années 1950 l'État chinois intégra tous les groupes ethniques dans cinquante-six nationalités (*minzu*), les ethnies étant considérées comme des branches (*zhixi*) des nationalités officielles. En conséquence, les distinctions entre les différentes ethnies sont cachées par leur appartenance à une même nationalité officielle. Dans le cadre de la patrimonialisation, les conventions de l'UNESCO s'adressèrent aux États parties pour que ceux-ci leur fournissent des matériaux descriptifs en grand quantité. Cela donna à l'État chinois l'opportunité de transformer le patrimoine pour servir ses intérêts, y compris en modifiant les traditions religieuses et en intégrant les différentes ethnies. En même temps, une concurrence se développa entre diverses ethnies minoritaires pour accéder aux ressources politiques et économiques offertes par le processus de patrimonialisation et la désignation du patrimoine culturel immatériel. D'un côté, les groupes ethniques qui étaient vulnérables gardèrent leur identité officielle pour continuer à bénéficier des avantages de la patrimonialisation, mais de l'autre, certains d'entre eux élaborèrent leur propre identité ethnique afin d'entrer en concurrence avec d'autres groupes et ainsi optimiser leurs avantages économiques et politiques. En prenant les cas des ethnies Ruka et Nahan de la nationalité naxi (*naxizu*) en exemple, je vais m'attacher à présenter la concurrence autour de la patrimonialisation dans les régions minoritaires de Chine rurale.

La danse Yalinlin du peuple Ruka à Baidi de la préfecture autonome tibétaine de Diqing au Yunnan en Chine 2015, Baishuitai (白水台), le village administratif de Baidi, le canton du Sanba, la ville-district de Shangri-La, la préfecture autonome tibétaine de Diqing, la province de Yunnan, Chine © Cliché Li Zihan



**14h15** L'exhibition de costumes dans les concours de beauté des Rgyalrong Tibétains. Un exemple de résurgence d'une prise de conscience identitaire ethnique en Chine contemporaine, Fan Jingming, doctorante Université Paris Nanterre / LESC, [jmfiav@gmail.com](mailto:jmfiav@gmail.com)

Des concours de beauté accueillent chaque année des milliers de touristes venus de toute la Chine. Ils exaltent la splendeur de la culture des Rgyalrong Tibétains (comté de Danba, préfecture de Ganzi, Sichuan). Le costume traditionnel porté à cette occasion par les femmes autochtones crée une image idéalisée mais figée de ce groupe ethnique. Il vise à affirmer son identité ethnique qui le différencie des autres populations de la Chine, mais aussi des autres Tibétains. Pour la représentation formalisée sur la scène des concours, ce costume obéit à un processus d'homogénéisation et d'uniformisation visant à choisir les particularismes culturels les plus marquants des Rgyalrong afin de faire leur « promotion ». Néanmoins, cette mise en avant « touristique » suscite chez les participantes des réactions dans différents registres de l'organisation sociale. A partir d'une enquête ethnographique réalisée entre 2015 et 2018, nous retraçons d'abord les transformations vestimentaires observées entre les pratiques relatives à la parenté, aux cérémonies matrimoniales, et aux concours. Puis, nous tentons d'analyser les mécanismes liés à cette « réinvention » vestimentaire. Pour cela, nous laissons la parole aux Rgyalrong et nous questionnons la relation entre la représentation stéréotypée qu'ils donnent d'eux-mêmes et la résurgence d'une conscience identitaire ethnique provoquée par cette réinterprétation culturelle.

Les belles rgyalongs devant les cameras. Les lauréates et les spectateurs dans le concours de beauté chez les Rgyalrong Tibétains, comté de Danba, Sichuan, 2017. © Cliché Fan Jingming

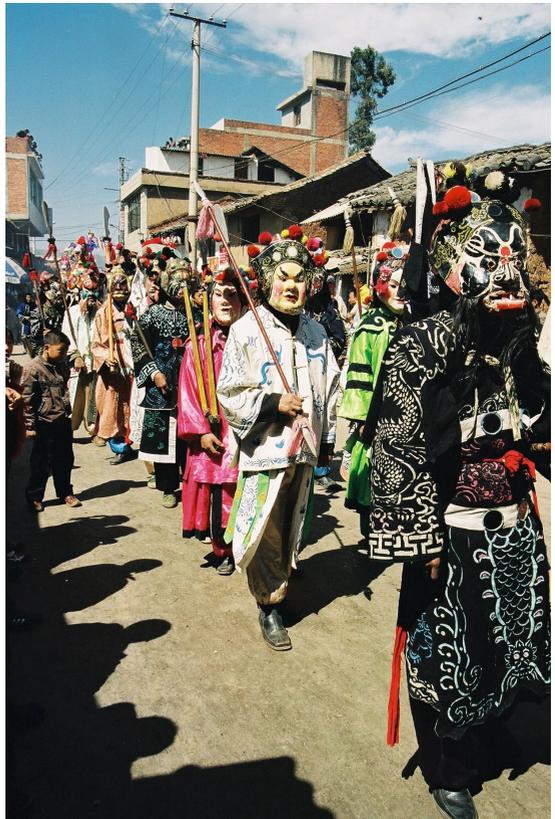


15h00 Ethnicité et enjeux de pouvoir autour du théâtre de Guan Suo (Yunnan), Sylvie Beaud, Teikyo University, [sylviebeaud@main.teikyo-u.ac.jp](mailto:sylviebeaud@main.teikyo-u.ac.jp)

La présentation abordera la question de l'ethnicité des habitants de Yangzong, dans la province du Yunnan, à travers leur activité rituelle. En effet, ceux-ci sont membres de la majorité han tout en étant régulièrement assimilés à une minorité ethnique par les personnes extérieures à la région. Pourtant, les habitants de Yangzong rappellent régulièrement leur identité han à travers un théâtre de masques joué lors du nouvel an chinois. Ce théâtre, nommé d'après le personnage divinisé de Guan Suo, constitue l'un des emblèmes culturels locaux brandi à la fois par les villageois, les médias et les autorités qui l'ont promu patrimoine culturel immatériel national en 2010. Si les parties en présence se rejoignent sur la désignation de cet emblème, la façon dont chacun l'interprète diffère. Tandis que la promotion du Théâtre de Guan Suo comme « fossile vivant » de la culture chinoise par les instances officielles participe de l'élaboration d'un discours nationaliste, pour les habitants de Yangzong, la pratique renvoie à d'autres notions telles que le statut militaire, la mémoire et le territoire sur lesquelles repose leur identité han.

Procession du théâtre de Guan Suo  
lors de la fête des lanternes (Yangzong,  
Yunnan) 2005.

© Cliché Sylvie Beaud



15H15 Kinmen - D'une base militaire à une île muséale, Wang Xiyan, doctorante EHESS / LAS, xiyan.wang@ehess.fr

L'île de Kinmen, nommée Quemoy au XIXe siècle par les observateurs européens faisant du commerce sur les côtes chinoises du Fujian, fut le siège de terribles batailles qui opposèrent l'armée de la Chine communiste à l'armée de Tchang Kai-Shek dans la seconde moitié du XXe siècle. Après la victoire de Mao Zedong en 1949, Tchang Kai-Shek se réfugia avec son armée à Taïwan, dans l'idée de reconquérir la Chine continentale depuis Kinmen. Il y mobilisa entre 150 000 à 200 000 soldats pour occuper l'île.

En 1992, la guerre froide prit fin avec la levée de la loi martiale. En 1995, le gouvernement de Taïwan décida de créer un vaste Parc Naturel national sur l'île de Kinmen. Il s'agissait d'une réserve vouée à la préservation de l'environnement local mais aussi à la conservation et la mise en valeur de l'habitat traditionnel, des lieux de cultes – de nombreux temples Min-nan datant de l'époque Ming et Qing subsistent encore sur ce territoire – ainsi que des musées. Pour ces nombreuses raisons, l'île de Kinmen est apparue comme un terrain intéressant pour étudier et comprendre la relation que ces deux Etats, la République Populaire de Chine et la Chine Républicaine (Taïwan) entretiennent avec cette zone frontière. La notion de patrimoine – dans son acception par les habitants de l'île – se présente sous trois formes : les traces de l'histoire humaine, la diversité de la nature, la richesse de sa culture propre. Dans le contexte actuel de mondialisation, l'existence même de Kinmen est une véritable pièce de musée de la société sinisée, témoin de la période historique du début du XXe siècle au Fujian.

Avril 2019, les habitants de Kinmen se déguisent comme des loutres dans le défilé lors de la fête de Dieu Chenghuang (城隍). À Kinmen (Taiwan) © Cliché Wang Xiyan



15h30 Le tumulte dans un nouveau temple, entre la patrimonialisation de la pratique festive et l'institutionnalisation de la religion locale. Le cas de l'île de Tiaoshun, Zhanjiang, Chine, Zheng Shanshan, doctorante Université Lumière Lyon 2 / LARHRA, Shanshan.Zheng1@univ-lyon2.fr

Cet article tente de problématiser les rapports entre deux mécanismes de gouvernance locale de la Chine contemporaine – de patrimoine et de religion. Il se concentre sur l'étude de deux cas de conflit survenus à l'occasion de l'anniversaire du Mazu 妈祖诞辰 et du Nianli 年例 dans un nouveau temple aux deux noms – « temple d'ancêtres de Tiaoshun» (调顺祖庙) et « association taoïste de Zhanjiang » (湛江市道教协会) au cours de mes enquêtes de terrain menées depuis 2015 dans l'île de Tiaoshun (Zhanjiang du Guangdong, Chine). À partir des conflits suscités entre les villageois et l'association taoïste, nous verrons, d'abord, comment les deux processus – la patrimonialisation de la pratique festive et l'institutionnalisation de la religion locale se mêlent au niveau local. Seront analysés ensuite les troubles provoqués dans le village depuis la mise en œuvre des deux mécanismes de gouvernance. Nous interrogerons dans quelle mesure les villageois vivent le changement du statut patrimonial et religieux de leurs pratiques festives et rituelles.

Devant le temple de Mazu, les membres de lignage des Huang préparent la distribution de la viande sacrificielle, l'île de Tiaoshun, le 7 mai 2018. © Cliché ZHENG Shanshan

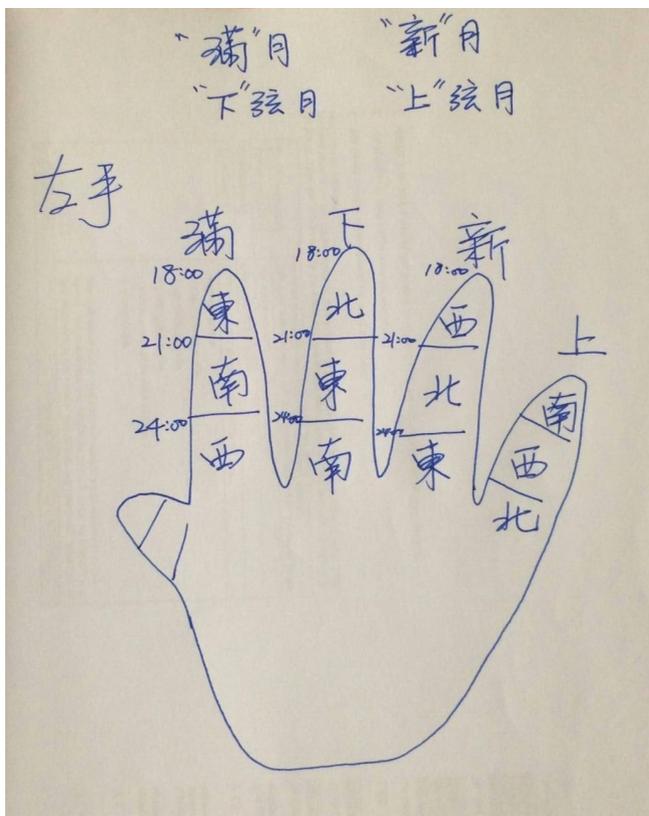


16h45 L'anthropologie de la mémoire en Chine : un nouveau champ de recherche, Stéphanie Homola, Université d'Erlangen-Nuremberg, stephanie.homola@fau.de

Alors que le concept d'art de la mémoire a été forgé à partir de l'étude des techniques de mémorisation dans l'histoire des sociétés européennes, des travaux récents en anthropologie ont ouvert ce champ à d'autres aires culturelles. Cependant, malgré l'importance de la mémorisation dans l'enseignement en Chine, que ce soit dans les sociétés passées ou contemporaines, l'aire culturelle chinoise est étonnement laissée de côté. A partir du cas de techniques de mémorisation fondées sur la kinesthésie observées dans différents contextes à Taïwan, ce travail dresse le panorama et les possibilités ouvertes par les recherches sur les arts de la mémoire chinois, en soulignant les apports des données chinoises dans les champs de l'anthropologie de la mémoire et de l'anthropologie cognitive.

Diagramme de la main représentant une méthode d'orientation utilisée par les scouts à Taïwan (Taipei, 2016)

© Cliché Stéphanie Homola



17h00 Des mémoires qui chantent : le répertoire du *yangbanxi* (opéra-modèle) pratiqué et vu par les amateurs pratiquant le *jingju* (opéra de Pékin), Liu Yun, doctorante INALCO / IFRAE, [yunliuinalco@gmail.com](mailto:yunliuinalco@gmail.com)

La problématique de cette recherche s'inscrit dans l'anthropologie de la mémoire. Elle interroge un constat de terrain troublant : En tant que mémoire collective initialement imposée pendant la Révolution culturelle, le yangbanxi connaît, de nos jours, une revalorisation consensuelle dans les communautés des amateurs pratiquant le jingju. Comment comprendre la reviviscence de cette mémoire dans la société chinoise actuelle et surtout, l'oubli parallèle de son contexte social et politique qui représente pourtant un immense traumatisme autant collectif que personnel ? Nous nous proposerons dans cette communication d'analyser le mécanisme d'un tel détachement en nous basant sur la récolte de données de terrain tels que les discours d'amateurs, des entretiens approfondis de leur parcours, et une analyse comparative musicologique portant sur l'observation des postures corporelles des chanteurs.

Une réunion du chant d'un groupe d'amateurs pratiquant le jingju (opéra de Pékin), 2016, Pékin © Cliché Liu Yun



17h15 Savoirs « populaires » (*minjian*) et dynamiques de valorisation culturelle locales : Une ethnographie comparée de deux lignées de traditions martiales au Shanxi (2017-2018), Laurent Chircop-Reyes, docteur associé au CCJ et à l'IrAsia, laurent.chircop-reyes@ehess.fr

Cette présentation propose d'exposer les difficultés et les particularités méthodologiques d'une enquête ethnographique menée dans la région centre du Shanxi (Qixian, Yuci, Taigu, Pingyao), entre l'hiver 2017 et le printemps 2018. Le cas d'étude concerne la transmission actuelle de deux lignées martiales issues des communautés de marchands-caravaniers historiques (Ming-Qing), et la manière dont elles s'adaptent aux problématiques liées aux projets de valorisation culturelle locaux. Des tensions sous-jacentes à ces derniers sont observables sur le terrain : notamment des rapports concurrentiels sur la notion d'authenticité entre les dépositaires, ainsi qu'une résistance à la standardisation des savoirs concernés, dont la cohérence sociale s'ancre dans la singularité clanique (*shi* 氏) et le secret lignager. Premièrement, j'exposerai les apports et les limites de la méthode d'entretiens ethnographiques m'ayant permis d'appliquer un levier de comparaison entre ce que nous percevons de l'histoire et les processus actuels. Deuxièmement, je proposerai un état des lieux de la recherche sur ce sujet en Chine, mais aussi en France. Enfin, dans le souhait de susciter une discussion collective avec les participant.e.s au cours de ces journées, j'aborderai, d'une part les conditions d'enquête rencontrées dans un contexte de transmission confidentielle des savoirs locaux, et d'autre part dans quelles mesures les projets patrimoniaux se heurtent à la complexité des pratiques ésotériques dans les cercles privés (*minjian* 民間).

Qixian, Jinzhong (Shanxi), mars 2017

Cette scène fait suite à l'observation d'une séance confidentielle d'enseignement à la boxe *xinyiquan* 心意拳 du clan Dai 戴, dans l'intimité de la maison de Wang Xicheng 王喜成. Celui-ci est l'un de mes informateurs pour ce terrain, et l'un des représentants locaux actuels de cet art martial appartenant au courant des « boxes ésotériques » (*neijiaquan* 内家拳). Il est le descendant par parenté classificatoire (transmission clanique) de la famille Dai. Il pose ici devant le portrait de son maître et grand-père (lien de parenté) Wang Yinghai 王映海 (1926-2012) et du maître-escorte Dai Kui 戴奎 (1874-1951). Les Dai étaient les fondateurs de cette école du *xinyiquan*, mais aussi de la compagnie d'escorte Guangsheng 广盛 en activité au Henan, au Shanxi et en Mongolie intérieure de 1802 jusqu'en 1830. Dai Kui repris les activités d'escorte à Baotou pour les sociétés marchandes Dashengkui 大盛魁 et Fushenggong 复盛公 jusque dans les années 1920 (estimation). Wang Xicheng se présente aujourd'hui comme l'un des héritiers et conservateur de ce courant à Qixian. © Cliché Laurent Chircop-Reyes



JEUDI 17 JUIN 2021

9H00 - 10H15

ATELIER 5 : QUELLES ANTHROPOLOGIES POUR L'ÉTUDE DES MONDES CHINOIS ?

9h00 Discussion autour de la traduction et de la publication en français de l'ouvrage Xiangtu Zhongguo 乡土中国 (1948) de FEI Xiaotong 费孝通 (1910 – 2005) Catherine Capdeville, Inalco / IFRAE, catherine.capdeville@inalco.fr

Dans ce grand livre arrivant enfin dans une publication française aux Presses de l'Inalco sous le titre *Aux racines de la société chinoise*, le grand anthropologue chinois FEI Xiaotong caractérise la structure sociale chinoise par l'expression *chaxu geju*, qui a fait couler beaucoup d'encre en Chine, mais moins en Occident.

Combinant *cha* 差 « différence » et *xu* 序 « ordre » avec *geju* 格局 « mode, domaine, forme, structure », ces mots ont été traduits par « *the differential mode of association* » dans la version anglaise titrée *From the Soil*, publiée en 1992. Cette expression obscure a masqué la portée théorique de cette notion pour les lecteurs occidentaux et a probablement été à la source du peu de résonance rencontrée par le livre hors de Chine. Afin de clarifier ces idées clefs pour des lecteurs non chinois, ce projet de publication en français a été initié en collaboration avec des collègues chinois, il propose de traduire ces mots par : *ordre social fondé sur la distinction des statuts*.

La discussion présentera les aspects théoriques de cette expression en relation avec la pensée chinoise et avec certaines réflexions d'anthropologues modernes. Elle abordera ensuite les péripéties de la publication de ce célèbre ouvrage en français dans le contexte international actuel bouleversé par les nouveaux positionnements chinois en matière d'expression et de recherche académique.

Le village de Shiyou en 2002 et en 2015:

Je suis allée pour la première fois en Chine en 1977. La Chine n'avait pas encore commencé les réformes. Cela fait donc plus de 40 ans que je suis en contact avec ce pays. Pourtant, ce n'est qu'en 2002, lors de ma rencontre avec le village de Shiyou dans le Jiangxi, pour une enquête sur son théâtre de masques nuos, que j'ai eu l'impression d'être enfin entrée au cœur de la société chinoise. Depuis lors, j'ai vu la route en terre remplacée par la route goudronnée, les coupures et les chutes de tension de l'électricité disparaître, l'eau courante remplacer celle des puits, le téléphone fixe s'installer puis disparaître très vite au profit des portables, les voitures supplanter les motos et les vélos, les nouvelles maisons se construire en quantité aux abords du village tandis que les vieilles constructions se délabrent, internet et le wifi devenir disponibles, etc. Sur le plan agricole, le riz a laissé place aux mandarines, entraînant l'accès à une « petite aisance ». Pourtant, des problèmes nouveaux sont alors apparus : l'envahissement des ordures, la destruction de l'écosystème avec la plantation extensive des mandarinières, la pollution des terres et de l'eau par les pesticides et les engrais ; beaucoup de paysans sont devenus des migrants ou des « rurbains », de nombreux enfants vivent éloignés des parents qui se saignent aux quatre veines afin de leur payer des études à l'université, et le village est en train de se folkloriser dans le cadre du développement touristique. Ces deux photos montrent la mutation du village de Shiyou. Comme témoignage d'un village chinois, elles m'ont paru convenir pour accompagner mon intervention sur le livre de FEI Xiaotong, intitulé 乡土中国, que nous avons traduit en français par l'expression : *Aux racines de la société chinoise*. © Clichés Zeng Nian/ Catherine Capdeville



9h15 Y a-t-il une anthropologie européenne des mondes chinois ?, Jean-Baptiste Pettier, Freie Universität Berlin, [jb.pettier@gmail.com](mailto:jb.pettier@gmail.com)

Dans cette communication, je propose de partager des éléments de réflexion basés sur mon expérience du développement de l'anthropologie des mondes chinois en Allemagne, et sur la circulation des travaux et des chercheurs entre les différents espaces institutionnels et linguistiques à l'intérieur de l'Europe. Ces circulations reposent en large part sur des enjeux de carrière professionnelle, de recherche de poste et autres difficultés concrètes auxquelles les jeunes anthropologues sont confrontés à travers toute l'Europe. Elles permettent cependant aussi de développer des questionnements fondamentaux qui concernent au premier plan l'anthropologie, et en particulier l'anthropologie d'un pays-continent tel que l'est la Chine. L'Europe et la Chine représentent en effet des manières différentes d'articuler des identités, des langues et des traditions. Trois éléments inséparables y semblent déterminants: l'État, la culture, la langue. L'articulation de ces trois éléments au sein de l'espace géographique européen diverge très fortement de celle existant dans le monde chinois, permettant ainsi le développement de questionnements anthropologiques réciproques. Interroger l'existence ou éventuellement l'avènement d'une anthropologie européenne de la Chine, son histoire et son avenir, c'est en définitive s'interroger sur les régimes de pouvoir en Europe et en Chine, et sur la manière dont ils façonnent et produisent la culture, entendue à la fois comme objet de recherche et comme milieu de socialisation professionnelle.

Yunnan, 2005

© Jean-Baptiste Pettier



9h30 Au-delà de l'« énergie positive » (*zheng nengliang*). Politique des affects négatifs en Chine de l'après-Réforme, Lisa Richaud, Université Libre de Bruxelles / F.R.S – FNRS, lrichaud@ulb.ac.be

Cette communication vise à présenter la réflexion collective initiée à l'Université Libre de Bruxelles en 2019 autour d'une anthropologie des affects négatifs en Chine post-réforme. Les contributeurs ont mis en commun leurs travaux ethnographiques, en vue d'explorer l'expression et le potentiel politique des affects et des émotions négatives dans la vie quotidienne et la culture publique, dans un contexte où l'Etat-Parti promeut activement bonheur et positivité. Ainsi, la négativité n'est pas seulement entendue comme qualité dysphorique de l'expérience ; elle se construit à travers des régimes émotionnels façonnés par le pouvoir, produits par des actes de définition explicites ou des atmosphères mises en scène qui favorisent certains affects et rejettent ou en condamnent d'autres. Menées au cours de la dernière décennie dans différentes villes (Pékin, Chengdu, Jinan, Shanghai, Canton, Hong Kong), les enquêtes mettent au jour les espaces de mise en public d'affects tels que la douleur, le trouble (*kunhuo*) et la perplexité (*mimang*), la honte, l'amertume ou la peur. Qu'il s'agisse par exemple de groupes de parents de personnes vivant avec un diagnostic psychiatrique, de psychothérapies collectives, de clubs de parole pour jeunes éduqués ou d'événements commémoratifs au sein d'université, les contextes d'interaction étudiés invitent à s'interroger sur ce que produisent ces situations de partage émotionnel. Qu'advient-il lorsque les affects éprouvés ne s'accordent plus avec les modes normatifs de subjectivité promus à travers la culture publique – l'individu auto-responsable et entrepreneur de soi, la figure de Lei Feng, le citoyen « reconnaissant » ? Si un nombre croissant de travaux en anthropologie et Cultural Studies célèbrent le potentiel transformateur des affects négatifs, la démarche ethnographique offre un éclairage plus nuancé. Elle montre notamment comment ce potentiel politique est modulé par les modes d'interaction, mais aussi les répertoires culturels appropriés par les acteurs pour donner sens à leurs expériences.

Life's going on

© Illustration Wang Xu



10H45 « Je ne connais pas la Chine ». Réflexions d'un anthropologue des sports à Taïwan, Jérôme Soldani, docteur associé au CERCE, jeromesoldani@hotmail.fr

Je n'ai jamais mis les pieds sur le territoire de la République populaire de Chine (hormis dans quelque aéroport). Travaillant sur les pratiques sportives à Taïwan, souvent en-dehors de la capitale, et notamment auprès des populations austronésiennes autochtones, évoluant dans un environnement familial plutôt d'obédience indépendantiste, la notion de monde(s) chinois a toujours été au mieux un sujet de discussions animées, au pire l'objet d'un vif rejet, généralement une idée lointaine. Cependant, elle est rarement absente des débats, et lorsque je me retrouve dans des institutions françaises, j'en deviens, malgré moi, un « spécialiste ». Que désigne l'expression de monde(s) chinois ? S'agit-il d'une catégorie heuristique ou, au contraire, d'une facilité essentialiste ? C'est en tout cas un concept utile à questionner, rouvrant le vieux débat anthropologique, toujours d'actualité, autour des aires culturelles. Il permet d'interroger, dans une perspective épistémologique et sous l'angle d'une anthropologie résolument politique, autant les dynamiques vernaculaires liées à l'ethnicité et aux nationalismes que les logiques institutionnelles à l'œuvre dans le monde académique. Cette intervention propose de questionner cette catégorie de mondes chinois à travers une approche à la fois réflexive et ethnographique. L'étude des sports dans le contexte taïwanais constitue ici une entrée privilégiée pour une réflexion de ce type. Tandis que certaines pratiques, comme le baseball, s'érigent plutôt en frontière culturelle (au sens de Barth), d'autres, comme le basketball, constituent un trait d'union au sein de la sinité entre les deux Républiques. Les sports sont aussi le lieu où s'incarnent les corps et leurs représentations, où le semblable et l'Autre sont perçus à travers leurs qualités physiques et où le social côtoie le biologique, pour ne pas dire le racial. Il y a là d'importantes comparaisons à faire entre deux États qui partagent de profondes conceptions du rôle social et politique du sport.

Deux Généraux de l'Enfer avec les Elephants © Jérôme Soldani



11h00 Enjeux méthodologiques, épistémologiques et éthiques autour d'un programme de recherche en sciences sociales de la santé (2006-2011, Beijing, Chine populaire), Evelyne Micollier, IRD CESSMA, evelyne.micollier@ird.fr

A partir d'une expérience de recherche ethnologique et d'enquêtes de terrain d'un projet de 5 ans, l'objectif de ma contribution est de tenter de dresser une typologie des enjeux principaux autour du travail de terrain accompli pour le mener à bien. Ce projet a porté sur la reformulation des réponses sociales suite à des changements de gouvernance épidémique, sur l'impact du genre, et sur la mobilisation des savoirs scientifique/traditionnels dans le contexte de la recherche et la prise en charge du VIH et du sida en Chine. Il a été conduit dans le cadre d'un partenariat de recherche francochinoise entre l'UMI 233 IRD (Recherches translationnelles sur le VIH et les maladies infectieuses) et PUMC (Peking Union Medical College) / CAMS (Chinese Academy of Medical Sciences), et aussi avec le CEFC (Centre d'Etude Français sur la Chine contemporaine), Hongkong, et l'Université nationale Renmin, Beijing. Enfin, l'éthique de la recherche et de la prise en charge du VIH (ligne thématique menée en partenariat avec le Centre de recherche en Bioéthique, département de SHS de PUMC/CAMS) et la recherche en médecine intégrée (traditionnelle et biomédicale) ont constitué des axes transversaux. Les sites d'enquête se situaient dans plusieurs provinces (Hainan, Guangxi, Guangdong) et à Beijing.

Des acteurs de la société civile telle que des organisations sociales ou bien des acteurs officiels tels que des structures sanitaires ou des agences de santé, ont aussi été impliqués. La position institutionnelle et la qualification professionnelle des enquêteurs, la constitution de réseaux de partenariat avec des équipes académiques de niveau national ou provincial, la recherche individuelle ou en équipe, l'approbation éthique, la recherche sur contrats, avec des bailleurs, partenaires et participants venant d'horizons diversifiés éclairent des aléas du travail de terrain et sont des clés d'analyse pour en comprendre les enjeux.

**11h15** Les dynamiques rituelles et sociales d'un boxeur taoïste contemporain, Georges Favraud, Institut des arts chinois du corps, docteur associé à l'IFRAE et au LISST-CAS, [gfavraud@gmail.com](mailto:gfavraud@gmail.com)

Li Jiazhong (1967-) est un maître d'arts martiaux taoïstes de la tradition Quanzhen, qui a été initié après la Révolution culturelle (1966-1976). Son portrait biographique montre comment il a appris, conjugué et développé jusqu'à la maîtrise les arts martiaux dits « internes », qui sont associés aux techniques pour nourrir le principe vital et aux rituels taoïques. Son parcours de vie nous renseigne sur plusieurs communautés de pratique mêlant transmissions et réinventions dans le contexte du Socialisme de marché. Mais aussi sur ces savoirs incorporés qui travaillent l'esprit à partir du corps, du geste et de la perception de soi et de l'autre, impliquent des formes de réflexivités pratiques et intellectuelles, et ont notamment pour vocation de développer une forme ancienne d'autonomie du sujet. Mettre en rapport le contenu de ces savoirs avec les interactions sociales vécues par Maître Li au fil de son parcours nous permet de nous interroger sur ce que ces pratiques font à la vie sociale d'une personne qui s'y engage pleinement.

Un collégien du village de Litang (Hunan) s'entraîne aux techniques de pas rituels, thérapeutiques et martiaux des Huit trigrammes, devant le brûle-incens du belvédère des Transformations intensifiées.

@ Cliché G. Favraud, 2005.



13H30 Construire une orthodoxie de masse : la campagne pour populariser le canon bouddhique en Chine depuis 2015, Ji Zhe, INALCO / IFRAE – CEIB, zhe.ji@inalco.fr

Symbole de la sagesse bouddhique, le canon chinois qui est extrêmement volumineux et coûteux, n'était accessible qu'à un petit nombre de religieux pendant plus d'un millénaire, avant l'apparition de sa version numérique à la fin des années 1990. Au cours des années suivantes, la lecture du canon est toutefois restée cantonnée à un cercle de pratiques essentiellement constitué de chercheurs ; la version numérique du canon étant principalement perçue comme un outil pour faciliter la recherche académique.

Depuis 2015, une campagne initiée par un groupe des bouddhistes intellectuels laïcs et intitulée « Lecture du canon par le grand public » (*dazhong yuezhang* 大众阅读) semble avoir mis fin à cette réserve. Selon l'estimation des promoteurs de la campagne, après seulement un an de promotion, environ 8 500 personnes ont adopté la méthode de lecture des sūtras qu'ils ont conçue, et des dizaines de groupes de lecture ont été établis à l'échelle nationale. En m'appuyant sur des travaux de terrain, je propose d'analyser en premier lieu les contextes intellectuels et sociaux de cette campagne ainsi que les projets de ses initiateurs. J'examinerai ensuite la mise en œuvre de la lecture collective ainsi que sa ritualisation. Cette campagne apparaît comme une réaction au désenchantement et à la fragmentation des « études bouddhiques » modernistes. Revêtant un caractère anti-élitiste, le mouvement a pourtant été initié par des élites bouddhistes pour tenter de reconstruire la sacralité, l'intégrité et l'orthodoxie du Dharma, du bas vers le haut. En effet, les leaders de la campagne insistent sur les notions de « réseau » et de « décentralisation » incarnant un idéal qui consiste en une organisation horizontale des études doctrinales, voire du bouddhisme tout entier.

### 13h45 Réponses sanitaire, sociétale et religieuse de Taiwan face à l'épidémie de la Covid-19 Fiorella Allio, CNRS IRAsia, allio@gate.sinica.edu.tw

Le 30 janvier 2021 les Taiwanais furent choqués d'apprendre le décès d'une huitième victime de la Covid-19 sur leur île après plus de huit mois passés sans deuil épidémique. Quelques jours auparavant, fait très rare, un cluster s'était déclaré dans un hôpital du nord portant le nombre des contaminations locales à 114, au demeurant très bas comparé à celui des cas importés (798). Depuis l'expansion de l'épidémie en janvier 2020, Taiwan a donc comptabilisé en un an moins de mille malades de la Covid et n'a connu aucun confinement collectif. Ces chiffres dont les proportions se maintiennent durant le printemps actuel, parlent d'eux-mêmes pour souligner une prouesse sur le plan sanitaire, elle-même accompagnée de performances aux niveaux économique, social, politique et culturel. Ce bilan, lorsqu'on le compare à la situation mondiale, n'a de cesse d'interroger. Est-il fiable ? Quels outils de transparence en garantissent la fiabilité et la praticabilité ? Et surtout comment y est-on parvenu dans le respect des droits individuels et collectifs ? Telles sont les interrogations entendues, réitérées à maintes reprises, de tous bords. Après un tour d'horizon rapide de ce cadre factuel et du contexte épidémique taiwanais résumé incluant l'évolution sanitaire, la stratégie déployée par la gouvernance et ses résultats probants, cette communication s'attardera sur les ressorts socio-culturels et institutionnels de tous ordres qui ont permis à la population de se préserver, en abordant aussi les manières de penser et d'agir collectivement observées en temps de crise. L'exposé explorera tout particulièrement le domaine des croyances et des rituels en lien avec l'épidémie, ainsi qu'avec la maladie et sa prévention, montrant combien les Taiwanais, loin d'être pris au dépourvu, se sont montrés proactifs, mobilisant des dispositifs symboliques, leurs réseaux locaux et supra-locaux et une conception du danger sanitaire réel et imaginaire, préexistant à l'arrivée de la Covid-19 de 2021 et même du SARS en 2003. Ces réflexions reposent sur les données recueillies sur place lors d'un terrain d'enquête au cours des six premiers mois de l'année 2020, poursuivi par la suite à distance, et possiblement réinvesti par un terrain au printemps 2021.

A Hsinhua (Tainan-sud  
Taiwan) 28 mai 2020.  
Expulsion du territoire  
des nuisances en période  
de Covid et à l'occasion  
de l'anniversaire de Lifu  
Qiansui.

© Cliché Fiorella Allio



14h00 « Dans le Nord-Est de la Chine, les [Cinq animaux] Immortels sont partout ! ». Consultations et rituels d'envoi de requêtes aux divinités dans un temple taoïste intégrant des éléments du chamanisme local (Qiqihar, Heilongjiang), Cui Binqi, doctorante Université Paris Nanterre / LESC, [cuibinqi@gmail.com](mailto:cuibinqi@gmail.com)

Cette présentation se propose de décrire et d'analyser les consultations permettant aux fidèles de discuter avec les moniales et moines taoïstes, afin de régler les problèmes auxquels ils font face. Il s'agit de mettre en évidence quelques éléments relevant du chamanisme mandchou qui transparaissent de différentes manières au sein de ce temple taoïste de l'ordre de la Perfection totale. L'enquête ethnographique sur laquelle se fonde cette recherche est conduite dans la ville de Qiqihar, située au nord de la Mandchourie, non loin de la Mongolie et de la Russie, où cohabitent des populations indigènes toungouses dont les Daur Daghur (*Dawoer ren* 达斡尔人), et les Mandchous Manju niyalma (*manzhou ren* 满洲人), et des Han (*hanren* 汉人) qui aujourd'hui y sont majoritaires. L'idée est de s'appuyer sur des exemples concrets dans lesquels les fragments d'une forme de chamanisme au caractère local sont présents. Les récits et les vœux exprimés par les fidèles laïcs, et les services rituels proposés par les officiants taoïstes font en effet souvent référence à la croyance en Esprits-Immortels (*xianjia* 仙家) qui s'accrochent aux humains et les possèdent, au culte à la Mère noire (*Heimama* 黑妈妈), aux listes des divinités et des Esprits-Immortels vénérés dans les familles dites Tangdan 堂单, aux sanctuaires domestiques dits Tangkou 堂口, ou encore aux rituels accomplis pour renouveler ces listes Tangdan. Nous nous demanderons en quoi ces éléments de la culture chamanique contribuent à l'ancrage local du taoïsme.

2021, Dans la salle de la Protectrice liturgique où est vénérée la déesse régionale dite La Mère noire (黑妈妈), au sein du temple de la Vertu (Daode yuan 道德院), 77 Rue Xinglong, Qiqihar, Heilongjiang, Chine. Thème : Le soir du 11 février 2021 (le 30e jour du 12e mois lunaire du calendrier lunaire), avant le passage au Nouvel An lunaire, les moines taoïstes ont préparé plein d'offrandes pour la déesse La Mère noire, dont les fruits, les légumes, le riz, mais aussi les poulets et les cigaretttes.

© Cliché Cui Binqi



14h45 Être catholique et chinois à Paris et à Lyon, Cécile Campergue, Université Catholique de Lyon / GRSL, [ccampergue@univ-catholyon.fr](mailto:ccampergue@univ-catholyon.fr)

Les appartenances religieuses des Chinois en France sont plurielles et le catholicisme fait figure de minorité. Lorsqu'ils sont chrétiens, les Chinois sont le plus souvent protestants et l'on estime à 3000 personnes les catholiques chinois en France dont deux tiers en Ile de France (Ji Zhe, 2016). L'histoire du catholicisme en Chine est très mouvementée jusqu'à aujourd'hui et la situation des catholiques en Chine impacte différemment les catholiques chinois de France (de la méfiance à la peur de parler).

Dans le cadre d'un petit terrain mené pour un projet ANR Relimig (Religion et Migration) centré sur la diversité du catholicisme en France via les migrations des catholiques en provenance des « suds » dans deux grandes villes Paris et Lyon, j'ai interviewé une quinzaine de personnes originaire de Chine continentale, Hongkong et Taiwan (11 en région lyonnaise et 4 à Paris). Cette minorité présente des caractéristiques très contrastées : peu d'éléments communs entre la communauté catholique chinoise de Paris (notamment à Notre Dame de Chine) ou les aspects culturels chinois sont très présents (la langue constitue un facteur déterminant) et l'aumônerie chinoise de Fourvière administrée par un prêtre français, un lieu ouvert où l'on rencontre surtout des convertis (dont des étudiants chinois) et où il n'existe pas de communauté permanente de fidèles. Notre communication portera ici sur l'articulation de l'identité culturelle chinoise à la religion catholique en prenant acte des tensions autour de la situation du catholicisme en Chine et leurs répercussions sur les pratiques religieuses des catholiques d'origine chinoise en France.

Eglise de Notre Dame de Chine, avant la messe, triangle de Choisy, Paris, mai 2019.

© Clivé Cécile Campergue



15h00 La tradition chinoise vivante en France : l'association Hainan huiguan 海南會館 et son temple, Fang Ling, CNRS GSRL, ling.fang@wanadoo.fr

Le 5 décembre 1987 l'association de la communauté de Hainan en France a inauguré son nouveau siège et, en son sein, un espace de culte dédié à Shuiwei niangniang 水尾娘娘, une divinité locale. A partir de la fin des années 1990, l'association est devenue une co-organisatrice de la procession festive à l'occasion du nouvel an chinois. Chaque année durant la fête, le cortège de Shuiwei niangniang défile avec les autres associations et leurs dieux. Cette procession est donc l'expression d'une identité chinoise aussi bien que régionale. La tradition chinoise veut que les personnes qui sont amenées à migrer s'organisent en *hui* (association) et continuent à rendre un culte aux divinités de leur lieu d'origine. Les réfugiés chinois venus d'Indochine perpétuent cette tradition en France comme ils le faisaient auparavant dans leur précédent pays d'immigration. C'est à ces fondations associatives que nous devons les premiers temples chinois, et plus généralement la présence des cultes chinois. Mes enquêtes sur ces associations en Ile-de-France ont été effectuées essentiellement entre 2009 et 2016, et maintenant je continue à suivre leur évolution. Ici ma présentation se concentrera sur le cas des gens de Hainan qui ont été les premiers à s'organiser en *tongxianghui* 同鄉會 (fin 1981, renommée *huiguan* en 2008) et à fonder leur lieu de culte. Je présenterai le fonctionnement de cette institution traditionnelle et son développement dans le contexte de l'immigration et notamment son lieu de culte devenu Shengmu baodian 聖母寶殿 en insistant sur le rôle clé que la pratique religieuse joue dans cette communauté.

La cérémonie pour l'anniversaire de Shuiwei niangniang. 2015, Hainan huiguan, Vitry-sur-Seine, France,

© Cliché FANG Ling



**15h15** Le dieu Yaowang ou l'ancêtre médecin Sun Simiao, qui viennent chercher les entrepreneurs de la nouvelle « industrie du yangsheng » au temple Yaowang du Mont Qingcheng (Sichuan) ?, Hélène Bloch, doctorante Université Paris Nanterre / LESC, [helenebloch93@gmail.com](mailto:helenebloch93@gmail.com)

Cette intervention consistera à interroger la place du culte local au Roi des remèdes dans l'installation récente d'un marché de produits et de techniques pour « nourrir la vie » dans la région du Mont Qingcheng (Sichuan). Situé à quelques kilomètres de l'entrée touristique de la célèbre montagne taoïste, le temple Yaowang commémore le séjour du médecin Sun Simiao 孙思邈 (581-682) au Qingcheng. Dans un contexte où le gouvernement municipal a récemment orienté le développement économique de la région vers ce qu'il nomme « l'industrie du *yangsheng* » 养生产业, ce petit sanctuaire taoïste fait l'objet d'une attention accrue de la part des médias locaux et d'entrepreneur·e·s désireux·ses d'implanter leur activité. La présence de firmes spécialisées dans le yangsheng pendant les fêtes du temple, et la fréquentation que leurs gérant·e·s font du sanctuaire, posent la question de la nature des liens qui unissent le temple, ces groupes professionnels, et la figure connue localement sous le nom de Yaowang Sun Simiao.

En marge du rituel de la Grande offrande à tous les Cieux (Luotian daojaio), le personnel hospitalier de la ville 罗天大醮 de Dujiangyan 都江堰 anime une activité pour « nourrir la vie » (yangsheng 养生) en honorant une projection vidéo de la statue locale du Roi des remèdes. Octobre 2018, Mont Qingcheng (Sichuan) © Cliché Hélène Bloch



**16h30** Le don et l'échange marchand dans la configuration de relations sociales dans un espace religieux : Ethnographie d'une économie religieuse dans le temple Hongludi Nanshan Fude à Taïwan, Marta Pavone, doctorante INALCO / IFRAE, martapavone20@gmail.com

A Taïwan, la levée de la loi martiale en 1987 a été un tournant qui a déterminé un changement significatif du phénomène religieux en terme de croyance et d'organisation (Richard Madsen : 2008). La démocratisation du pays a entraîné une progressive autonomie de gestion des temples locaux (Paul R. Katz : 2003), et la libéralisation de l'économie a inévitablement affecté les modalités de gestion des lieux de culte, dorénavant conçus comme des entreprises qui développent des services mis à disposition de ses visiteurs/ clients. L'économie dans les temples assume dès lors un aspect varié et complexe. D'un côté, elle s'organise autour de formes d'échanges traditionnelles basées sur un acte « désintéressée et obligatoire » (Marcel Mauss: 1924) - notamment la donation d'offrandes en argent (*tianyouxiang* 添油香); de l'autre, elle se base sur une recherche d'un profit dépendant strictement de la règle de l'offre et de la demande - la vente de souvenirs, l'allumage des bougies (*diandeng* 點燈) pour la protection de la part du dieu, etc.

Cette présentation en anthropologie sociale se base sur une enquête ethnographique en cours dans le Hongludi Nanshan Fudegong. Dédié au dieu du sol (Tudi gong), ce temple se situe dans le district de Zhonghe, Nouveau Taipei (Taïwan) et peut être considéré comme un modèle de la coexistence de ces deux modèles économiques. Dans une perspective de marchandisation de l'économie religieuse, à quel niveau l'économie de marché affecte la manière de gérer et de produire une cohésion sociale dans le phénomène religieux ?

1 - Dans les temples à Taiwan, cette expression désigne la donation d'argent au temple pour l'achat des biens essentiels comme l'encens et l'huile.

2 - A Taïwan, les temples proposent cette pratique qui est désignée en tant que « service » (*fuwu* 服務). Chaque temple offre ses propres types de bougies : certains offrent celles des dieux de la richesse (財神燈), d'autres celles du dieu de la médecine Huatuo (*Huatuodeng* 華佗燈), etc. Les gens venant visiter le temple peuvent, si ils le souhaitent, allumer une bougie de leur choix selon le prix établi par le comité de gestion (dans le temple Hongludi une bougie coûte 600 NTD par personne par exemple).

2019 - Temple Hongludi Nanshan Fude Les Qifu Pai (祈福牌). Dans la salle Caishen du temple Hongludi Nanshan Fude (*hongludi nanshan fude gong* 烘爐地 南山福德宮), les visiteurs peuvent faire demande d'un *qifu pai* (祈福牌, litt. « tablette pour souhaiter du bonheur »). Il s'agit d'une tablette en bois de couleur rouge qui coûte 600 NTD (20€ environ) et qui a pour but d'apporter du bonheur dans des domaines précis du demandeur, indiqués sur la tablette : le succès dans les études, la fortune dans la recherche de l'âme sœur, l'obtention d'une bonne santé et le souhait de s'enrichir. Le demandeur avec un marqueur permanent de couleur noir écrit sur la tablette ses informations personnelles - en général le nom et la date de naissance - et coche le(s) case(s) correspondant au(x) domaine(s) où il souhaite obtenir du bonheur. Une fois complétée, la tablette est accrochée sur des vitrines destinées à l'exposition de ces tablettes et qui se situent à l'entrée de la salle. Certains joignent à la tablette leur propre carte de visite.

© Cliché Marta Pavone



16h45 Évolution et disparition des boutiques funéraires de Shanghai : quel impact sur les pratiques mortuaires ?, Maylis Bellocq, Université Bordeaux Montaigne / Équipe D2IA (TELEM)/CECMC, maylis.bellocq@u-bordeaux-montaigne.fr

Au cours des années 1980, avec le lancement de la politique de réformes et d'ouverture, le secteur funéraire de Shanghai renaît progressivement de ses cendres ; il se professionnalise, s'ouvre à l'économie de marché tout en restant sous le contrôle des autorités locales. Les petites boutiques funéraires, bannies durant les décennies maoïstes, réapparaissent peu à peu dans le paysage urbain. Elles échappent dans un premier temps à un contrôle trop strict de la part des autorités funéraires et leur nombre augmente de manière significative dans les années 1990, mais surtout 2000. En plus d'éventuels objets liés au culte bouddhique, de vêtements, de chaussures, de couvertures pour les défunts, de coffrets cinéraires et d'une multitude d'offrandes en papier, ces boutiques proposent également un service de pompes funèbres communément appelé *yi tiao long fuwu*. Elles jouent ainsi un rôle très important dans l'organisation des funérailles et confèrent à ces dernières une dimension davantage ancrée dans la « tradition ». Après une période de multiplications de ces petits commerces, nous assistons ces dernières années à leur disparition au gré des programmes de rénovations urbaines et cela de manière assez spectaculaire. A la pression urbaine, s'ajoute depuis quelques années une reprise en main de la part des autorités des prestations *yitiaolong fuwu*.

Dans ma présentation, après avoir présenté ces boutiques, leur développement et leur rôle auprès de la population je m'interrogerai sur leur devenir et sur l'impact que celui-ci pourra avoir sur les pratiques funéraires des Shanghaïens.

Boutique d'articles funéraires  
proposant un service de pompes  
funèbres. Rue Ji'an, Shanghai 2015  
© Cliché Maylis Bellocq



17h00 Des femmes malignes et des idées astucieuses : l'entrepreneuriat féminin au Tibet, Nicola Schneider, Université de Bonn / CRCAO, schneidernicola@hotmail.com

Tout comme la population chinoise en général, les Tibétains sont de nos jours poussés à devenir des entrepreneurs afin de combattre la pauvreté qui sévit dans les régions tibétaines. Parmi eux, on trouve un grand nombre de femmes qui s'est lancé dans les affaires. Ce n'est pas un phénomène nouveau en soi. Déjà dans le passé, les Tibétaines avaient beaucoup d'influence dans le monde des affaires et de nombreux petits commerces étaient dans leurs mains, leur apportant une certaine indépendance ou autosuffisance économique, comparée à leurs voisines de Chine ou de l'Inde. De même, il n'était pas rare que des femmes tibétaines issues de la noblesse s'occupaient de la gestion de la propriété familiale.

De nos jours, de nombreuses entrepreneuses tibétaines ne poursuivent pas l'unique but de s'enrichir. Créatrices de mode, revende de produits de santé ou encore commercialisation de produits traditionnels pastoraux, l'entrepreneuriat des Tibétaines peut être qualifié de social en ce qu'il a aussi pour objectif de préserver le mode de vie tibétain - et par la même occasion l'identité tibétaine -, et de soutenir plus particulièrement d'autres femmes à la recherche d'un travail qui n'est pas seulement rémunérateur mais qui fait également sens à leurs yeux.

Basée sur des recherches de terrain pendant les étés 2018 et 2019 au Kham (provinces chinoises du Sichuan et du Qinghai), ma présentation dressera quelques portraits d'entrepreneuses tibétaines et de leur business. Issues, pour la plupart, du monde rural, beaucoup d'entre elles ont eu la possibilité de se former en ville et certaines même à l'étranger où elles ont pu se confronter et s'inspirer de nouvelles idées. Enfin, je finirais par discuter l'autonomisation (*empowerment*) que l'entrepreneuriat apporte à ces femmes.

Pema Khandro et son stand/espace dans l'incubateur des start-ups à Jyekundu (Yushu), 2019  
©Cliché Nicola Schneider



VENDREDI 18 JUIN 2021

9H00 - 12H00

ATELIER 9A : DYNAMIQUES SPATIALES, TERRITORIALES ET URBAINES

9h00 Ethnographier les biens publics dans la Chine urbaine, Anne-Christine Trémon, Université de Lausanne / LACS, anne-christine.tremon@unil.ch & Jérôme Gapany, doctorant Université de Lausanne, Jerome.Gapany@unil.ch

Dans ces deux communications, nous montrons ce qu'une focalisation sur les biens publics permet de dire des processus d'urbanisation dans la Chine contemporaine, en observant les évolutions qui accompagnent les transformations de villages en quartiers urbains. Travaillant au sein d'un même projet centré sur les biens publics (parcs, places, cimetières, écoles, infrastructures de transports) dans des communautés urbaines (*shequ*) anciennement rurales, notre projet de recherche commun visait initialement à évaluer les enjeux en termes d'égalité d'accès et d'usage entre natifs et migrants, de même que la répartition des responsabilités en matière de financement entre communauté et État, dans les villages urbanisés chinois. Certains des obstacles au terrain que nous avons rencontrés sont similaires : changements très rapides et démolition de nos sites d'enquête, réticences des enquêtés.e.s à parler dans un contexte de verrouillage croissant. La focale sur les biens publics, et l'approche biographique des biens publics, combinant observation directe des usages quotidiens et documentation indirecte (archives, médias), permet en partie de surmonter ces obstacles. D'autres obstacles à l'enquête sont de nature différente en raison des villes mêmes dans lesquelles nous avons mené nos recherches – l'une dans une ville relativement ouverte sur le monde et aux chercheurs, Shenzhen, l'autre dans une ville où l'appareil étatique et militaire se montre moins accueillant vis-à-vis des (chercheurs) étrangers, Fuzhou. Ces divergences ont été renforcées par nos positionnements : une anthropologue relativement chevronnée, introduite dans le site d'enquête par des connaissances, et un doctorant initialement dépourvu de *guanxi* et devant négocier son statut d'enquêteur. Les obstacles rencontrés sur le terrain a fait évoluer le projet vers des questions plus larges – rôle du capitalisme étatique dans l'urbanisation, façonnement de l'image de la ville par les autorités subvertie par les pratiques des résidents.

Fuzhou, pêche urbaine

© Cliché Jérôme Gapany



**9h30** Explorer la micropolitique de transformation à Pékin : le patrimoine culturel vu à travers le prisme de la mémoire collective d'un quartier historique, Florence Graezer Bideau, Collège des Humanités Section d'architecture / EPFL, [florence.graezerbideau@epfl.ch](mailto:florence.graezerbideau@epfl.ch)

La recommandation sur les « paysages historiques urbains » de l'UNESCO (2011) constitue un instrument de gouvernance particulièrement stimulant pour aborder la question patrimoniale dans les villes chinoises. Adossée aux nouvelles orientations de la Convention sur le Patrimoine mondial (2019) ainsi qu'à la Convention pour la sauvegarde du Patrimoine culturel immatériel (2003) qui se caractérisent par une approche participative et une définition inclusive des formes du patrimoine, cette recommandation permet d'ouvrir la porte aux accommodements et frictions parmi les institutions et acteurs engagés dans la préservation du patrimoine. Les transformations récentes qu'a subies le quartier historique de Gulou, situé au nord-est de la Cité interdite, illustrent bien les contradictions de ces nouvelles interprétations patrimoniales dans une zone – l'Axe central de Pékin – qualifiée de sensible par les autorités locales. La perception et la gestion de ce patrimoine historique urbain, constitué principalement de maisons sur cour (*siheyuan*), d'allées (*hutong*), des tours du tambour (*gulou*) et de la cloche (*zhonglou*), ont été affectées par la transformation spatiale rapide et radicale en proie à la spéculation immobilière et à la gentrification. Le cas de Gulou ne fait pas exception aux politiques patrimoniales appliquées dans les zones labellisées « quartiers historiques » par les autorités locales et dont les métamorphoses pourraient compromettre le projet de candidature de l'Axe central de Pékin pour la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO mené par le gouvernement. L'intervention portera principalement sur la mobilisation des différents types de mémoires territoriales (de l'officiel au subalterne) mobilisés dans le quartier de Gulou et des controverses qui les ont nourries au sein de la population locale entre 2015 et 2017. L'usage et la perception de l'espace urbain, analysés et confrontés à la mémoire collective des résidents du lieu, permettront de dévoiler la micropolitique de transformation et d'identifier la place des divers acteurs sociaux dans la fabrication de ce patrimoine.

2017, Place publique entre les tours du tambour et de la cloche récemment restaurée, Gulou, Pékin.

Réappropriations de l'espace urbain par les résidents de Gulou à travers différentes activités sociales et culturelles menées tout au long de la journée.

© Cliché Florence Graezer Bideau



9h45 Patrimoine industriel et méga-événements à Pékin, Helena Roux, Ecole Polytechnique Fédérale Lausanne, [Helena.roux@epfl.ch](mailto:Helena.roux@epfl.ch)

Face aux mutations économiques particulièrement rapides et à l'installation d'une société majoritairement urbaine en Chine, la question du réemploi et des usages du bâti se pose. Le patrimoine industriel incarne notamment ces processus, au cœur d'une stratégie de rénovation de sites laissés à l'abandon pour les intégrer à une activité tertiaire en plein essor, axée sur les technologies, les loisirs et la consommation. L'organisation des Jeux Olympiques d'Hiver de Pékin 2022 est en effet l'occasion de repenser intégralement l'ancien site de Shougang, situé à l'ouest de la ville. L'objectif de cette recherche est de montrer en quoi la revalorisation du patrimoine industriel de Shougang impacte les pratiques urbaines et modes de vie citoyens. Quels sont les discours officiels et projets de (re)développement qui participent à façonner ce type d'espaces, et comment les habitants se les réapproprient par la suite ? Quelles dynamiques culturelles et sociales en résultent ? Les premiers exemples de reconversion industrielle en Chine de la fin des années 1990 et du début des années 2000, comme la 798 Art Zone, illustrent la manière dont les artistes ont pu investir et valoriser ces espaces vacants, avant que les pouvoirs publics ne prennent conscience de leur potentiel. Aujourd'hui, le projet de Shougang est entièrement mené par des acteurs institutionnels, qui visent à créer un nouvel espace à usages mixtes autour des sports, du high-tech, et du tourisme. Ce projet ambitieux, autant par l'ampleur du site que par la complexité des vestiges industriels présents, s'inscrit dans une évolution plus générale des pratiques de conservation du patrimoine industriel en Chine, centrées sur la régénération du bâti et le développement d'activités tertiaires pour remplacer les activités industrielles initiales. Ces nouvelles pratiques entretiennent une relation dialectique avec les mutations politiques et sociétales actuelles, dont les Jeux de 2022 sont également le reflet.

Parc Industriel de Shougang, 2019, district de Shijingshan, Pékin, Chine, 2019  
© Cliché Florence Graezer Bideau



11h10 Ethnographie en village naxi : approche topographique de l'espace social, Emmanuelle Laurent, doctorante INALCO / IFRAE et LACITO, emmanuelle.laurent3@gmail.com

Les Naxi du village de Wumu, dans les montagnes de Baoshan au Nord-ouest de la province du Yunnan, cohabitent en une dizaine de lignages naxi locaux aux diverses origines han, bai, naxi et pumi. En 2016, avait été observé une répartition spatiale spécifique de ces lignages en marge de l'aire rituelle d'une grande cérémonie villageoise, suggérant que la structure lignagère du village influait sur l'organisation tant spatiale que temporelle des grandes cérémonies rituelles. Cette constatation a orienté mon travail ethnographique vers une approche plus spatiale de l'ensemble des dynamiques et pratiques villageoises. Fondée sur des observations de terrain faites de 2016 à 2019 dans ce village naxi des montagnes du Nord de Lijiang, cette intervention proposera une discussion sur la topographie des dynamiques sociales du village ainsi que sur l'appropriation des espaces (rituel, agricole, domestique, politique), au regard du concept d'« espace social ».

A-lo et A-nai, les grands-parents de la famille, trient les fèves séchées dans la cour de la maison avant la prochaine averse de mousson (mai 2018, village de Wumu)  
© Cliché Emmanuelle Laurent



**11h25** Migrations, divinités et monuments sacrés : le cas des Bouriates de Mongolie-Intérieure, Aurore Dumont, boursière Marie Skłodowska-Curie au Groupe Sociétés, Religions, Laïcités (GSRL), auroredumont@gmail.com

Cette communication explore la façon dont les Bouriates, un peuple minoritaire transfrontalier, ont tenté de légitimer leur existence en Chine en établissant leurs propres lieux de culte au cours du XXe siècle. Originaires de Russie, les Bouriates ont traversé la frontière après la Révolution d'Octobre pour trouver refuge du côté chinois. Ils y construisent alors différents monuments sacrés (*oboo*) ainsi qu'un temple bouddhiste, tout en adaptant leurs pratiques rituelles à leur pays hôte. On s'intéressera ainsi aux différentes techniques rituelles utilisées par cette communauté pour s'approprier un territoire sacré et établir de nouvelles connexions avec les divinités. Cette recherche se fonde sur des données récoltées lors d'enquêtes de terrain menées en Mongolie-Intérieure entre 2011 et 2019. Elle associe des sources écrites notamment des chroniques locales à des histoires orales autochtones. Le but est ainsi de montrer comment les sociétés locales de Mongolie-Intérieure conçoivent leur histoire et leur attachement à un territoire donné.

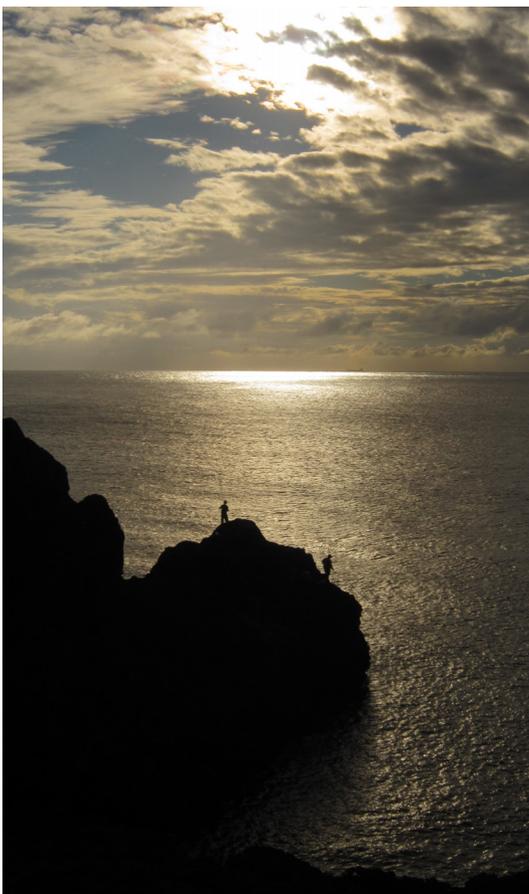
Communauté bouriate réunie lors d'un rituel à un oboo, Bannière autonome evenk, Hulun Buir, Région autonome de Mongolie-Intérieure, 2017 © Cliché Aurore Dumont



**13h30** Les relations humains/non-humains marins chez les Tao de Pongso no Tao (Taïwan) : Quand l'Océan est omniprésent, Julien Laporte, doctorant Université catholique de Louvain, [julien.laporte@student.uclouvain.be](mailto:julien.laporte@student.uclouvain.be)

Pour cette présentation, je propose d'aborder la question des rapports humains/non-humains marins dans une communauté autochtone de pêcheurs, les Tao (Arnaud 2010), à Taïwan. En basant la réflexion sur trois terrains ethnographiques, réalisés entre les années 2018 et 2020, je souhaiterais évoquer de quelles manières les interactions entre les Tao et les non-humains marins nous ouvrent « l'imagination à d'autres façons de penser » (Despret 2019 : 154) un monde océanique, monde que nous avons tendance à dissocier du terrestre (Levain & Laval 2018). En combinant l'anthropologie sous-marine et l'anthropologie sensorielle, il s'agira de tenter d'aborder de quelles manières les expériences et connaissances des Tao participent à l'effritement des frontières ontologiques (Descola 2005) entre des univers qui se chevauchent plus qu'ils ne s'opposent. Seront également abordées les expériences ethnographiques du chercheur en terrain taïwanais, notamment lors des sorties de pêche en apnée.

Pêcheurs du village de Yayou (2018, Taïwan, les Tao et l'Océan, © Cliché Julien Laporte



13h45 Totem de l'ours et inversion de tabous, Shuo Yu-Bossièrè, professeure invitée au Centre Anthropologique de l'Université de Tsinghua (Pékin) et CICé (France), [ubugora@hotmail.fr](mailto:ubugora@hotmail.fr)

Basée sur des données issues de notre travail de terrain pendant cinq ans sur l'histoire orale des Oroqen en Mongolie Intérieure, cette intervention prend pour point de départ leur totem de l'ours et les tabous corrélatifs concernant les femmes. Le tabou du féminin porte sur une double limite. La première pose la question du sacré et de sa terreur, tels que les tabous du voir, du toucher ou du nommer, particulièrement celui du sang avec ses rites de purification. C'est le tabou des origines, en l'occurrence le totem de l'ours, dont le nom recueille le tabou et ne doit pas être prononcé. L'ours(e) est une figure « ancestrale » toute-puissante, détentrice du pouvoir de vie et de mort. La seconde limite repose sur les interdits dans l'organisation sociale, les coutumes et conventions régies par l'homme pour la femme. Nous examinons ensuite comment face aux tabous les femmes Oroqen ont réussi une inversion, transformant des tabous en lieux de liberté et de préservation de leur individualité. Le va-et-vient entre l'espace structurel de la société et l'espace liminal du rituel sacré reflète leurs stratégies de remodelage des relations sacré-profane, humain-animal, homme-femme, central-périphérique. Ces mouvements génèrent des décloisonnements et permettent aux femmes l'acquisition d'un pouvoir opérationnel et décisionnel. Ces relations ne sont alors plus d'opposition mais d'interactions et d'intégrations. La vie des chasseurs Oroqen dans la Nature peut inspirer nos contemporains prisonniers de l'Anthropocène pour passer de l'anthropocentrisme à l'écocentrisme.

Le chasseur Guan Yuqing (关玉清) nous a montré les anciens lieux de chasse. Avant de partir, les chasseurs brûlaient une omoplate de chevreuil pour en observer les fissures, puis suivaient la direction indiquée par la fissure la plus nette, pour trouver le gibier. Au bord de la rivière Duobuku'er, Village de Guli, « bannière » Oroqen (Région autonome Oroqen), Mongolie Intérieure, 12 juin 2014. © Cliché Shuo Yu-Bossièrè



14h00 L'implantation et le développement de l'équitation en Chine : à la rencontre de la société à écuycers pékinoise, Nadaud Laëtitia, doctorante EHESS / CCJ, lae.nadaud@gmail.com

Depuis les années 80, la mise en place de la politique de réforme et d'ouverture, accompagnée de son passage à une économie socialiste de marché, a permis à la Chine de connaître certains changements. Ses rapports avec les pays occidentaux ont participé aux mouvements de biens aliénables et inaliénables. Des pratiques ont alors fait leur apparition ou ont connu un renouveau sur le territoire. L'équitation en tant que discipline sportive, ludique et artistique, peut être comprise dans ces biens inaliénables qui sont réapparus. La participation de la Chine aux Jeux Olympiques en 1984 à Los Angeles, témoigne d'une volonté d'inscrire le territoire dans le monde professionnel du sport sur la scène internationale. Mais ce n'est que lors de la tenue de cette rencontre sportive sur le territoire chinois, en 2008, à Pékin, que la Chine participe pour la première fois aux sports équestres. Suite à cette compétition, les importations de chevaux, de savoir-faire et de matériels connaissent une augmentation significative.

Autour de la pratique se constitue alors une société, mue par une passion commune. La formation d'enseignants répond à une demande en plein essor d'une clientèle dont la composition et les attentes évoluent. Ce groupe de pratiquants forme ce que Jean-Pierre Digard définit comme la « société à écuyer », mis en opposition avec les « peuples cavaliers » dont la pratique répond à une utilité quotidienne. Ce groupe social se structure autour d'une approche ludique, sportive et artistique de la pratique. Mais en son sein divers profils se rencontrent. En effet, qu'ils soient professionnels ou amateurs, Han ou Mongols, leur rapport à la pratique et à l'animal diffère. Nous vous proposons une rencontre de la société à écuyer pékinoise, en nous intéressant aux enjeux et aux relations qui l'animent.

Janvier 2018, Pékin,  
une cliente jouant avec  
sa monture au Polo  
International Club de  
Pékin, © Cliché Laëtitia  
Nadaud



14h15 Créations in situ : conscience / geste écologique et enjeux identitaires à Taiwan, Nathalie Gauthard, Université d'Artois / SOFETH, ngauthard@orange.fr & Éléonore Martin, Université de Bordeaux-Montaigne / ARTES-CLARE, eleonore.martin@u-bordeaux-montaigne.fr

Nous avons souhaité inscrire notre intervention chorale dans la réflexion actuelle autour de l'écologie, de la relation au vivant et de l'anthropocène. L'objet de cette communication sera donc de contribuer au débat sur les questions environnementales grâce à l'étude des discours, pratiques et savoir-faire des communautés artistiques taïwanaises, ainsi que leurs processus de création en lien avec la nature. Il n'est certes pas étonnant que des productions artistiques et culturelles taiwanaises s'emparent de la question écologique comme ailleurs dans le monde, mais, dans le cas de l'île, ces problématiques contemporaines s'arriment à des enjeux identitaires. Notre approche s'inscrit en ethnoscénologie, dans une perspective par définition interdisciplinaire au croisement de l'anthropologie, de l'ethnologie et des arts du spectacle. L'approche ethnoscénologique est fondée sur l'enquête de terrain, fondamentale non seulement pour comprendre les pratiques performatives étudiées mais aussi pour éviter tout ethnocentrisme dans l'appréhension des spectacles des mondes chinois et dans leur dénomination. Nous proposerons une étude de cas, autour des parcours de deux compagnies taiwanaises : le Cloud Gate Dance Theatre et le U Theatre. Le Cloud Gate Dance Theatre, compagnie célèbre, populaire, et bénéficiant d'importants soutiens financiers, s'inscrit dans une recherche permanente autour d'une identité chorégraphique qui entrelace des éléments traditionnels (pensées taoïste et bouddhiste, calligraphie, *Taiji quan*, chants et danses aborigènes, etc.) et des éléments modernes (opéra occidental, musique électronique, réflexion sur la vie urbaine et les comportements qu'elle induit, etc.) de la culture taiwanaise. Cette recherche s'articule à un mode de vie et de travail au sein duquel la conscience écologique est intégrée et corrélée à une interrogation identitaire, qui caractérise plus globalement la société taiwanaise. La troupe U-Theatre, au mode de vie ascétique, incarne le renouveau des formes esthétiques taïwanaises (aux identités multiples et autochtones) et l'expression de dynamiques esthétiques contemporaines tout en portant un discours social et écologique.

Répétition percussion dans  
les montagnes  
© Cliché U Theatre



**16h** L'entraide. Un angle de lecture des faits de parenté chez les Na de Chine, Pascale-Marie Milan, postdoctorante à l'EFEO, [pascale-marie.milan@univ-lyon2.fr](mailto:pascale-marie.milan@univ-lyon2.fr)

En considérant l'encastrement de l'économique dans d'autres relations sociales plus large et la littérature concernant la réciprocité, cette communication propose une lecture du système d'entraide des Na de Chine, considérés comme un cas exemplaire des sociétés matrilineaires et matrilocales. L'entraide, qui n'a pas fait l'objet d'études systématiques est de nature à révéler à l'analyse combien l'unité résidentielle est d'importance dans l'organisation sociale na. Les données ethnographiques récoltées entre 2012 et 2014 dans le village de Lijiazui (Sichuan) mettent en évidence que les idéaux de prospérité et de continuité des maisons s'arriment au système matrilineaire et permettent de démontrer l'égale importance de ces deux axes dans la reproduction sociale du groupe. En m'appuyant sur ces éléments ethnographiques, j'ai pour objectif de rendre compte de certaines conceptions indigènes à propos des relations entre proches et de proposer à la discussion des éléments d'interprétations sur la manière dont circulent les personnes.

Photographie de l'ensemble des « gens de la maison » (awo hing) et du hrantchouba de l'une des sœurs, prise à la suite de travaux de coupe du bois. Au premier rang depuis la gauche, 1re fille de la 3e sœur, 2e fille de la 2e sœur, second enfant et 1er fils de la 3e sœur, 2e sœur et 4e enfant, la mère, 3e fille et 5e enfant. Au second rang, en haut à gauche, 1ère fille et 2e enfant, elle est la dabu (maîtresse de maison), 3e fils et 6e enfant, hrantchouba (partenaire sexuel) de la 2e sœur et ave (généiteur) de la 2e fille de la 2e sœur, 2e fils et 2e enfant, également spécialiste rituel daba (dépositaire des techniques et des savoirs permettant de lier les ancêtres aux vivants ou nécessaires pour convoquer des entités surnaturelles afin de protéger les maisons, les âmes. Lijiazui, Sichuan, janvier 2013. © Cliché Pascale-Marie Milan



**16H15** La pratique de GPA en Chine contemporaine : une enquête préliminaire sur la maternité de substitution chez les couples hétérosexuels et homosexuels, Hou Renyou, postdoctorant CCKF auprès de l'Université Paris Nanterre, [houdenyou@hotmail.com](mailto:houdenyou@hotmail.com)

La Gestation Pour Autrui (GPA) en Chine contemporaine, un terrain encore vierge qui pourtant constitue un objet d'étude pertinent pour examiner les normes dominantes depuis la marge et leurs transformations, et plus spécifiquement les nouvelles formes de parentalité qui découlent des techniques de procréation et leurs conséquences sur le système de parenté patrilinéaire chinois. Depuis la loi des « Mesures relatives à la gestion des technologies de procréation assistée » promulguée le 1er août 2001 par le gouvernement chinois, l'insémination artificielle et la fécondation in vitro sont autorisées et se banalisent dans les pratiques, alors que la marchandisation des gamètes et la gestation pour autrui restent juridiquement interdites. Néanmoins, si la GPA n'est pas légale en Chine, un marché clandestin d'agences, dont certaines possèdent des sites Internet, s'est fortement développé pour répondre aux demandes croissantes des couples hétérosexuels infertiles et de la population homosexuelle. À partir d'une enquête ethnographique en ligne (et éventuellement complétée par des entretiens à distance), cette présentation s'articule autour de deux axes principaux. Le premier concerne les couples hétérosexuels ayant recours à la GPA pour accomplir le projet parental, l'objectif étant de comprendre plus en avant la conception de la maternité et de la paternité en Chine contemporaine, notamment par une analyse diachronique et comparative avec la tradition de la *maternité double* dans le cadre de la polygamie en Chine impériale. Le deuxième renvoie à l'accès à la parentalité des couples homosexuels via la GPA, une pratique nouvelle qui remet en question à plusieurs niveaux le système de parenté chinois unilatéral et patrilinéaire. Par ailleurs, une certaine forme de séparation entre l'alliance et la filiation impliquée par la GPA permettra de penser autrement le rôle de la procréation mais aussi les alternatives au schéma de parentés classiques.

9 février 2014, province du Henan

Un poster de jumeaux masculin affiché dans la chambre nuptiale. Ces jumeaux sont en position assise, les jambes écartées laissant apercevoir très clairement leurs parties génitales. © Cliché HOU Renyou



**16h30** La lutte des femmes chinoises migrantes pour se marier en France, ou le parcours temporel de la suspicion de mariage blanc, Florence Lévy, postdoctorante EUR Translitterae, [florencelevy@yahoo.fr](mailto:florencelevy@yahoo.fr)

Parmi les mariages franco-chinois célébrés en France, on note ceux formés majoritairement par des hommes européens quinquas ou sexagénaires épousant des migrantes chinoises sans papiers quadragénaires avec qui ils peinent à communiquer faute de langue commune. Ces mariages préoccupent les administrations françaises, car ils donnent accès à un permis de séjour au conjoint étranger ; elles craignent un détournement de la loi à des fins migratoires et d'avoir affaire à des mariages de complaisance.

Mon analyse se penche sur le lien entre statut matrimonial et statut migratoire et plus particulièrement sur l'impact de la loi et des préoccupations administratives jusque dans la sphère intime des migrantes chinoises rencontrées.

Cette présentation s'appuie sur un terrain ethnographique au long court à Paris et le suivi sur plusieurs années du parcours et des points de vue de femmes chinoises ayant migré en France temporairement, sans aucun projet de mariage mais qui finalement décident d'épouser un homme local, puis de leurs vies de couple. J'ai observé les manières dont elles découvrent, s'insurgent, gèrent et tentent de contourner la suspicion de mariage blanc. L'attention aux émotions et à la temporalité permet de montrer combien cette manière de concevoir ces couples fonctionne comme un stigmate (Goffman) et ne prend pas fin avec la célébration du mariage. Au contraire au fil du temps, elle se développe au-delà du cadre administratif, s'impose à plusieurs types d'acteurs et prend de multiples facettes, contraignant les femmes migrantes à un travail émotionnel et de distinction, visant à proposer d'autres représentations plus légitimes de leur couple.

Moi à mon arrivée en France [quand j'ai rencontré mon mari] il y a 21 ans, et moi aujourd'hui, on a vieilli tous tous les deux. C'est la vie !

© Florence Lévy, photo de terrain floutée sciemment.





Inalco  
65 rue des Grands Moulins,  
75013 Paris, France



[www.inalco.fr](http://www.inalco.fr)